

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U : \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 51.

JEUDI, 22 DECEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Administration de *L'Opinion Publique* prie respectueusement les abonnés endettés envers elle de payer leurs comptes d'ici au 1^{er} janvier prochain.

Cet appel est fait pour ceux qui ne sont débiteurs que de l'année courante comme pour ceux surtout qui sont arriérés de plusieurs années. Les abonnés comprennent fort bien que pour publier un journal illustré du format de *L'Opinion Publique*, il faut déboursier de grosses sommes d'argent. D'ici à la fin du mois il y a trois semaines encore, le temps nécessaire pour se préparer à faire droit à la juste réclamation de l'Administration. Les abonnés de la campagne feront remise de ce qu'ils doivent par lettres, qui devront être enregistrées au bureau de poste de leurs localités respectives.

L'Administration regretterait beaucoup si elle était obligée de réitérer sa demande, ce qui lui ferait subir des retards dans la rentrée de l'argent. Ces retards nécessiteraient une longue correspondance qui entraînerait, par conséquent, des frais de postage et l'envoi aussi de collecteurs près de ceux qui ne répondraient pas à l'appel qui leur est fait. Dans ce cas, l'Administration, pour rentrer dans les dépenses qu'elle aurait faites, au lieu de réclamer le prix ordinaire de l'abonnement, qui est de \$3.00, réclamera \$3.50 pour l'année. Qu'il soit bien compris que cette mesure ne sera prise qu'à l'égard des retardataires seulement.

L'Administration espère que les choses n'en viendront pas là, et qu'au 1^{er} janvier prochain elle aura au contraire à féliciter ses abonnés pour l'empressement qu'ils auront mis à payer ce qu'ils doivent.

L'ADMINISTRATION.

LA NOUVELLE CHAMBRE

Enfin, la lutte est terminée dans notre province ; la presse retrouve peu à peu son calme ; c'est à peine si de part et d'autre on se lance quelques projectiles que l'on n'a pas eu le temps de laisser tomber sur l'ennemi au fort de la mêlée. Personne ne regrettera l'agitation passée, car la lecture des journaux était à la veille de devenir fastidieuse. Quelle bordée d'injures partaient de toutes parts ! C'est à peu près l'accompagnement obligé de chaque lutte électorale. On ne peut, paraît-il, perdre ou triompher sans ces gros mots, sans ces provocations qui ne rappellent en rien celles qu'échangeaient les héros d'Homère.

Les articles d'une foule de gazettes, au fort de la bataille, ne ressemblent guère aux discours de la Saint-Jean-Baptiste. A cette bienheureuse époque, nous sommes tous des descendants de héros et héros nous-mêmes. Lorsqu'il s'agit de faire le triage des représentants du peuple, il n'y a plus, ou à peu près, que des voleurs ou des suppôts de voleurs. On dit que les Français ont inventé l'exagération, l'hyperbole : que nous sommes Français sur ce point !

Il est vraiment regrettable que nous ne puissions descendre sur le terrain de la polémique, sans nous appliquer, qu'on nous passe l'expression un peu naturaliste, des coups de torchon. Dans une société divisée comme la nôtre, ce genre d'armes n'est pas de mise. Rappelons-nous que nous ne sommes pas seuls chez nous, et que chaque fois que nous frappons ferme, il y a galerie de spectateurs qui, au lieu d'applaudir le plus fort des deux, se moquent de l'un et de l'autre. Les nationalités qui nous entourent ne valent pas mieux que nous, au moins nous le disons ; cependant, à les juger par leur polémique et parce que leurs journalistes ne disent pas, on devrait les croire nos supérieures en toutes choses. Cela vient de ce qu'ils critiquent plus les actes que leurs auteurs, et qu'ils écartent sagement et autant que

faire se peut les personnalités, et que nous cherchons à les mettre en scène le plus possible. On nous dira, peut-être, que nous avons mauvaise grâce à parler de la sorte et à frapper notre *med culpa* sur la poitrine de nos anciens compagnons d'armes. Qu'on le remarque bien—nous disons, nous, et non pas les autres—en faisant ces observations. Notre conversion est de trop fraîche date pour que nous songions à séparer notre cause de celle des autres pécheurs.

La Chambre sortie de cette lutte, sans doute comme l'or se dégage des scories du creuset, a devant elle une belle mission à remplir. Il lui importe de fortifier notre autonomie provinciale, nous ne dirons pas ébranlée, mais attaquée, dénigrée. Il y a quelque part une tendance à rabaisser le caractère de notre représentation provinciale, à rapetisser son rôle, et l'on croit avoir tout dit lorsqu'on la compare à un conseil municipal. Il importe de faire taire ces propos aussi dangereux qu'injustes, et de donner au Parlement de Québec un prestige qui rende pareil langage ridicule. La Législature locale doit être le grand facteur de notre prospérité et le préparateur de nos destinées futures. C'est la seule assemblée où notre influence soit prépondérante ; qu'il en sorte du bien ou du mal, nous en porterons la responsabilité. Si cette institution accomplit de grandes œuvres, ce seront des œuvres canadiennes-françaises. L'amour propre national autant que notre intérêt nous commandent de ne pas faillir à notre mission de ce côté. Les erreurs, les fautes qui se commettraient là bas nous seraient reprochées comme des preuves d'incapacité, d'infériorité. Nous n'avons pas le droit de nous tromper ; ce n'est pas pour rien qu'a été formulé cet axiome : *Errare humanum est*.

La tâche la plus ardue et la plus impérieuse qui s'impose à nos législateurs, c'est de rétablir l'équilibre entre nos revenus et nos dépenses. Une situation financière solidement assise, telle doit être la base de toute l'œuvre de nos législateurs. De 1870 à 1878, le Parlement a sillonné notre province de chemins de fer indispensables au développement de ses ressources, et ces entreprises d'utilité publique ont obéré son budget. Avec un impôt, même léger, il serait aisé de combler le déficit, mais ce moyen facile, nos législateurs n'en peuvent user. On leur a imposé le devoir de résoudre la difficulté présente sans recourir aux taxes, ni directes ni indirectes. C'est une tâche sérieuse, mais nos gouvernants n'ont pas l'air de la croire impossible. Tant mieux.

La constitution de 1867 a fait une position particulière à notre province. Elle lui donne le droit d'imposer des taxes directes, dont la population ne veut point entendre parler, et lui interdit les impôts indirectes. La Législature a tenté d'imposer quelques taxes, mais à chaque pas dans cette direction, elle s'est vue arrêtée devant les tribunaux qui ne lui ont pas donné gain de cause.

Qui ne connaît les embarras que cause à notre gouvernement notre population composée de quatre nationalités ? Il faut faire à chacune sa part de patronage. Si un Canadien est nommé à un poste quelconque, on ne voit pas pourquoi un Anglais, un Ecossois, un Irlandais n'émargerait pas au même titre au budget. Il n'y a jamais eu un gouvernement assez fort pour s'affranchir de ces embarras, et il ne l'aurait pas fait, du reste, sans injustice. Mais est-il bien des gouvernements sous le ciel soumis à de pareilles obligations, obligations terribles lorsqu'il faut les concilier avec un système d'économie ?

En dépit de toutes ces difficultés, le Parlement de Québec ne peut se soustraire à la nécessité absolue de rétablir l'ordre dans nos finances. Il y va de l'avenir de notre province. Si les partisans de l'union législative nous voyaient recourir aux taxes pour faire face à nos obligations, il croiraient voir l'aurore d'un beau jour pour leur cause. Prouvez au peuple que sans imposer de taxes nouvelles le gouvernement central peut gouverner le pays en supprimant les Législatures locales, et que celles-ci ne sauraient s'en passer, et personne ne voudrait assurer la vie de notre Parlement. Les peuples de tous pays ont horreur des impôts, quoique les gouvernements leur donnent en échange et le nôtre

ne fait pas exception à la règle. La première condition pour se faire bien venir des électeurs, c'est de leur promettre de voter contre toutes contributions, et encore mieux de faire disparaître celles qui existent.

Libres des soucis qui rongent d'autres peuples encore à la recherche d'une forme de gouvernement, nos députés peuvent concentrer toute leur énergie sur cette œuvre de réparation. Il n'y a pas à craindre qu'ils la perdent de vue pour s'occuper de questions constitutionnelles ; c'est là que serait le danger et tous auront assez de patriotisme pour l'éviter. Ces questions et les luttes qui en résultent conduisent à des agitations stériles. Elles n'ont que trop fait perdre de temps à l'ancienne Chambre sans compter qu'elles ont porté atteinte à notre prestige. Ne commençait-on pas déjà à dire que nous n'étions pas à la hauteur des institutions représentatives, nous qui avons guégué la cause du gouvernement responsable au Canada ! Nous avons le système de gouvernement le moins imparfait du monde, mais il ne faut pas en abuser. M. Gladstone fait quelque part cette observation que la constitution anglaise doit être mise en œuvre par des hommes modérés. Qu'elle tombe entre les mains de brouillons et il n'y a pas de machines à révolutions comme la constitution anglaise. En effet, les Communes comme la Chambre des Lords peuvent refuser de voter toute loi qui leur est présentée, laisser le gouvernement sans subsides. La Couronne, de son côté, a le pouvoir de nommer autant de pairs qu'elle l'entend, de déclarer la guerre à tout l'univers si bon lui semble, de conclure tous les traités qu'elle veut. On voit quelle ressource cette constitution offre aux fauteurs de troubles. Mais l'Angleterre a su s'en servir avec modération. La Chambre des Lords, depuis qu'elle existe, n'a jamais refusé de voter le bill des subsides, même en temps de crises politiques. Puisque nous avons emprunté à l'Angleterre sa constitution, sachons aussi imiter sa sagesse.

La Chambre actuelle a fait concevoir au peuple de grandes espérances. A elle de ne pas les changer en dédainement. On parle d'une politique d'affaires ; c'est excellent ; l'heure présente paraît favorable au développement de la richesse nationale. Sans négliger notre développement moral, notre avancement intellectuel, nous devons accroître notre richesse nationale ; c'est un élément de force et de puissance que nous ne devons pas manquer d'acquiescer si nous voulons avoir notre part d'influence dans la Confédération. On ne prête qu'aux riches, ne l'oublions pas.

A.-D. DECELLES.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 novembre.

BIEN CHÈRE AMÉLIE,

Se mêlant à la pluie torrentielle des derniers jours, une véritable avalanche épistolaire aurait fondu sur toi, si la crainte de faire résonner la note tapageuse de son incorrigible expansion au milieu des devoirs, des amusements, des affections peut-être de la citadine affairée, n'eût jusqu'à ce jour tenu la pauvre campagnarde à une distance respectueuse de son écrivain. Je doute encore, à la vérité, que tes visites aux plus hautes sommités de ta ville natale soient terminées, mais je veux garder le bénéfice de cette incertitude, et, après m'être faufilée à ta suite, comme la chenille du conte, dans les salons fastueux de Montréal, je viens frapper à ta porte avec le sans-gêne de l'amie et l'empressement non réprimé de la curieuse. Je dis : la curieuse. N'as-tu pas, en effet, mille et une nouvelles à confier, ce matin, à l'oreille attentive de la fille d'Eve, mille plaintes à articuler devant elle sur le compte des fils d'Adam, mille et un succès à lui faire partager ?

Dis-moi d'abord, chérie, que ton jugement naturel épuré à l'influence de la saine atmosphère du cloître souffre parfois des sottises exigentes du monde, que ton exquise délicatesse se froisse au contact de certains principes généralement adoptés de nos jours, mais condamnés par la religion et le bon sens. Répète-moi que

toujours pour toi l'idéal du bonheur consistera plus dans la simplicité des rapports, dans une bonne et sincère amitié que dans les honneurs d'une position élevée, dans l'éclat des lumières et l'étalage du luxe. Fais briller à mes yeux ravis, à côté de l'importunité de certains parasites, de certains admirateurs plus passionnés que spirituels, les détails gracieux d'une toilette élégante, mais toujours conforme aux saintes règles de la simplicité chrétienne. Emmène-moi surtout, à tes heures de lassitude morale au pied de l'autel où tu vas déposer, avec le trésor journalier de la lutte, le parfum de ton ardente prière. J'y veux m'agenouiller aussi. N'ai-je pas, comme toi, des larmes à faire essuyer, des combats, des consolations à demander au Suprême Confident ? Qui, mieux que Lui, peut combler les vides d'un cœur où le funèbre glas de la séparation a sonné, d'une âme qui n'a pas encore trouvé de sœur, ni d'écho ?

Autour de moi, à la vérité, vient se grouper, bouquet charmant, un essaim de jeunes filles avec lesquelles j'ai grandi. Toutes me sont supérieures sous une infinité de rapports, mais aucune d'elles ne saurait me rappeler les amies que l'absence—cette autre mort—enlevées à mon amour. Je sens, vois-tu, chère Amélie, qu'une condition essentielle manque à l'intimité de nos relations : cette sympathie mutuelle qui attire deux âmes l'une vers l'autre et cette confiance impossible à donner à qui n'a ni nos idées, ni nos sentiments.

D'ailleurs, j'ai toujours eu pour principe que le cœur doit mesurer son hospitalité, non pas sur son volume, mais sur une prudence inspirée par son affection même, afin que les personnes qui y sont admises ne souffrent pas d'un contact excessivement désagréable parfois entre habitants de la même demeure. A mon avis, rien de ridicule comme ces gens qui, à la mention d'un nom quelconque, s'écrient invariablement : Ah ! celui-ci a une large place dans mon cœur ! celle-là a une part distinguée de mes affections ! N'est-ce pas tenté de demander alors à ces amoureux trop faciles : mon ami, y a-t-il des portes et des fenêtres à votre cœur ? Il serait bon de le savoir pour pouvoir se placer auprès d'une bienfaisante ouverture, à l'heure où l'agglomération de nos hôtes aura rendu l'atmosphère suffocante. Nécessairement, je le présume, ces réceptacles généraux de l'amour ont aussi plusieurs étages. Si, pour ma part, on m'y destine les mansardes, je n'y veux monter qu'après m'être munie de ces microscopiques, mais solides échelles de soie si secouables au moment où un incendie redouté se sera allumé au coin de ces foyers brûlants.

Une grande nouvelle maintenant, chère Amélie. Je te la donne en cent, en mille, comme dirait feu-Mme de Sévigné. Après avoir, pendant un quart de siècle, promené ses rêveurs espoirs sur les rivages arides de l'attente, Mademoiselle Dutier, si célèbre elle-même dans les annales de la configuration sentimentale, a vu enfin aborder au quai toujours pavé de ses prétentions, le bateau de l'Hyman. Il était monté par Monsieur Etienne Cruchon, jeune notaire de Québec, et qui fait honneur à son nom. Venu ici dans la seule et belle intention de profiter, auprès de la respectable Angélique, des leçons de son expérience, l'imprudent en question a fini—Dieu sait comment—par mordre aux perfides amorces de l'habile et patiente pêcheuse, et déjà il voit passer les nuages du regret sur le ciel de son prochain mariage. Déjà il a constaté que sa fiancée n'a pas la volonté aussi flexible que le cou et que son humeur, si douce, si égal de prime abord, peut, dans l'intimité, donner un avant goût du purgatoire. Qu'il se console cependant en songeant que son adorée n'aura de moins qu'une dent contre lui : les autres ayant été emportées, avec la majeure partie de ses cheveux, par le torrent impétueux des années. Puis, que de la ville où s'éteignent ses derniers rêves, les derniers chants d'une liberté perdue, la victime écoute la voix suppliante du bourreau lui criant, en ce moment, sans doute pour entrer dans l'esprit du temps :

“ Ah ! descendez, ne tardez pas.”

A la vue de cette rose jaune cueillie à l'automne, par un antiquaire, dans le jardin des prétentions, seras-tu maintenant étonnée d'apprendre, chère amie, qu'à l'égard de ton imparfaite Marguerite, le proverbe : il n'est pas de si chétif fagot qui ne trouve son lien, vient de recevoir aussi son application ?

Mon admirateur, à moi, était, il y a trois jours encore, un avocat des Trois-Rivières, à l'œil noir, à la désinvolture élégante, à la chevelure longue et artistiquement frisée. Malheureusement, monsieur Elie Frénoil n'a défendu jusqu'à présent que la cause facile de la bouteille, de sorte que le moment venu de plaider la sienne, il n'a pu trouver d'arguments suffisants. Force lui est donc de s'intituler prophète dans un autre pays. Quant à moi, qui n'ai pour tout partage que ma dignité et qui crains toujours de la compromettre, je décline l'honneur de prendre place, à ses côtés, dans le chariot embrasé de l'amour, généreusement mis à ma disposition par le voyage de la terre au ciel, et, sans verser une larme, sans pousser un seul soupir, de ma voix de soprano, je m'écrie : à d'autres Dalilas le soin de couper cette crinière ondoyante comme celle du roi de la

forêt ! à d'autres la prose du mariage ! Je veux garder longtemps encore la poésie de mes fraîches illusions, de mon insouciant bonheur, de ma douce indépendance.

Le soupire éconduit se consolera facilement, je l'espère, de mes justes refus—les sentiments les plus apparemment sincères ont, chez ces pauvres hommes, un caractère si prononcé de mobilité !—Qui sait même si, à l'heure actuelle, je jeune Frénoil ne boit pas à la santé d'une nouvelle Dulcinée ? si, de son gosier toujours soigneusement humecté ne s'échappent pas en ce moment, à l'adresse d'une autre, les mots suivants de la chansonnette qu'avec tant d'emphase et de confiant espoir, il faisait récemment résonner à mes oreilles fatiguées :

“ Soyez, soyez mon ange gardien !”

Tout ce dont je suis sûre, Amélie, c'est que le soir où un “ non ” formel était résolument apposé au bas de la demande officielle du prétendant altéré, je donnais un baiser de plus à mon gentil épagnole et qu'avec un redoublement de tendresse, je promenais ma main caressante dans la soyeuse et blanche fourrure de ma chatte favorite.

A propos, il me reste à te parler, amie, d'un événement assez intime d'ordinaire, mais qui, ici, prend toujours les proportions d'une véritable fête : la naissance d'un bijou de chat. Formant, chose inouïe jusqu'à présent dans les annales, la quatrième génération vivante de notre race féline, le nouvel arrivé a été accueilli par la mère, l'aïeule et la bis-aïeule avec des transports qui prouvent que sur sa tête repose l'espoir d'une antique et noble famille. Pendant que l'amour veille sur son berceau, que l'admiration l'entoure, je cherche un nom assez beau pour s'allier à l'aristocratique distinction de ce sémillant quadrupède. Voudrais-tu bien venir en aide à mon embarras en me prêtant le bienveillant concours de tes propres investigations dans le catalogue des jolies dénominations ? Ton gentil filleul se montrera digne de ton intérêt : et fera patte de velours en attendant ta visite pour faire patte sur velours.

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre.)

BULLETIN POLITIQUE

Le président des Etats-Unis, M. Arthur, est en train de changer le personnel des ministres choisis par son prédécesseur M. Garfield. M. Jones, le maître des postes, est parti, ainsi que M. Blaine, l'homme le plus considérable du cabinet Garfield. Nous ne voulons pas dire que c'est un homme éminent. Il faisait plus de bruit que de vrai besogne au dire des journaux américains. Le pays a profondément déploré la mort du président, dit l'un d'eux, mais on peut affirmer qu'il ne versera pas de larmes amères sur la retraite du ministre. M. Blaine, dans le court espace de temps qu'il a dirigé les affaires du pays, a déjà beaucoup fait pour créer partout des défiances envers les Etats-Unis : nul ne peut dire ce qui serait arrivé s'il avait suivi les mêmes errements pendant les quatre années pour lesquelles, suivant les prévisions normales, il devait occuper le pouvoir ; mais au train dont il menait les choses, il y a de grandes probabilités qu'il aurait entraîné le pays dans des embarras inextricables ; il avait déjà rendu sous plus d'un rapport la politique des Etats-Unis ridicule ; il n'avait plus beaucoup à faire pour la rendre suspecte et, un pas de plus, désastreuse. M. Blaine est assurément un homme de grands talents ; un orateur éminent et un politicien habile ;—mais un politicien, toujours un politicien et rien qu'un politicien ; or, d'un politicien à un homme d'état, et surtout à un diplomate, il y a loin. Une politique de casse-cou n'a que des inconvénients relatifs dans les affaires intérieures, mais elle en a d'irréparables dans la conduite des affaires étrangères ; or, M. Blaine est un politicien de l'ordre des casse-cous, et à ce titre il pourrait être, peut-être même serait-il possible dans toutes les hautes fonctions de l'Etat, mais il y en a une qu'il n'aurait jamais dû aborder, et c'est précisément celle de secrétaire d'Etat, ou, en d'autres termes, ministre des affaires étrangères.

D'après le Times de New-York, la tradition des Etats-Unis est l'abstention de toute intrusion agressive dans les affaires des autres pays ; cette politique nous a réussi. Elle nous a fait des amis dans le monde entier. Il serait aisé de rappeler des actes récents démontrant le désir de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de la Russie, d'être considérées comme de chaudes amies des Etats-Unis. Il n'y a pas de pays sur le globe où nous avons des intérêts hostiles, permanents ou même temporaires. Notre position isolée, géographique et politiquement, est notre titre à l'amitié universelle du Vieux-Monde, tandis que nos voisins du Nouveau, de l'un et de l'autre côté, consentiront à ne pas nous avaler si nous consentons seulement à ne pas les avaler. Ce serait folie de négliger les avantages de cette position pour le simple plaisir de faire

plus de bruit dans le monde et de faire plus de poussière dans le champ de la diplomatie.

* * *

Le procès Guiteau se continue en dégénéralant de plus en plus en comédie, grâce à l'intempérance de langage du prisonnier, qu'il paraît impossible de faire taire, à moins de le bâillonner. Le procès roule toujours sur la question de savoir si Guiteau est fou. Les experts entendus en dernier lieu se sont prononcés contre cette hypothèse. Selon quelques témoins qui l'ont bien connu, Guiteau serait par-dessus tout animé de notoriété, et n'aurait pas obéi à d'autre mobile en assassinant le président des Etats-Unis. Les déclarations tendant à cette conclusion ont exaspéré l'accusé qui, pendant tout le temps de l'interrogatoire, s'est livré à des mouvements de colère irrépressibles. Nous rapportons ici les traits principaux de cette scène émouvante, dit le *Courrier des Etats-Unis*.

Aussitôt que Guiteau aperçoit M. Shaw, il s'écrie : “ Je n'ai pas vu M. Shaw depuis 1874. C'est un bon garçon ; j'ai tenu office avec lui pendant plusieurs mois. Je lui dois \$50 de loyer.”

Le témoin commence par raconter un épisode de la vie de l'accusé, qui ne fait pas honneur à sa délicatesse. Il rapporte qu'un jour Guiteau était occupé à polir une montre d'or, et qu'il lui dit qu'il allait “ arranger ” quelqu'un avec cela. L'accusé sortit et, quand il revint, il était rayonnant ; il avait, dit-il, “ tapé ” un juif de \$25 avec la montre. Le témoin lui demanda comment il avait fait ; il avait été, répondit-il, dans un bureau de prêt sur gages, avait donné à l'homme sa carte d'affaires, et lui avait demandé de lui avancer quelque argent sur sa montre. Le juif lui demanda combien il voulait :—\$25, répondit-il, et le juif lui allongea la somme. Le témoin lui dit : “ Vous devriez être honteux d'avoir fait cela. D'ailleurs, il saura bien vous retrouver, il a votre carte.” “ Pas si bête, dit Guiteau, je l'ai reprise.”

A la suite de cette narration, le dialogue suivant s'établit :

L'accusé.—Le fait est que la montre valait \$50 ; par conséquent, votre histoire n'est pas forte, Shaw.

L'attorney de district au témoin.—Le prisonnier ne vous a-t-il pas parlé d'un emprunt qu'il comptait faire au docteur McArthur ?

Le témoin.—Oui, il a parlé de \$100. Je lui ai conseillé de ne pas le faire et lui ai dit qu'il ne devrait pas emprunter de l'argent à ses amis à moins d'être sûr de pouvoir le leur rendre. “ Bah ! ” répondit-il, il me faut de l'argent, n'importe comment.”

L'attorney.—Le prisonnier n'a-t-il pas dit, en substance, qu'il voulait se faire connaître avant de mourir ?

Le témoin.—Oui.

M. Scoville objecte à la question et à la réponse.

Guiteau.—Je n'ai jamais dit cela, et ne l'ai jamais pensé.

L'attorney.—Relatez ce que vous avez pu entendre dire au prisonnier relativement à ses plans d'existence.

Guiteau.—Il ne sait rien de mes plans d'existence.

Le témoin.—Dès que je l'ai connu j'ai su qu'il était vaniteux, égoïste, et qu'il avait un grand désir de publicité.

Guiteau.—C'est faux ; j'ai vécu dans les meilleurs termes avec Shaw pendant six ou huit mois ; mais quand j'ai commencé à être en retard du paiement de mon loyer, il a commencé à dresser les oreilles. Il est très amoureux de l'argent. Il en a la réputation. Si vous lui devez \$10, il vous arrachera l'âme. Quand je lui ai dû \$50, il m'a regardé comme un affreux vaurien.

Le témoin.—Il m'a dit un jour qu'il ne mourrait pas sans s'être fait connaître.

Le prisonnier.—Je n'ai jamais dit cela.

Le témoin.—Je lui demandai ce qu'il voulait dire, et il me dit que s'il ne pouvait pas acquérir de la notoriété en bien, il en acquerrait en mal.

Le prisonnier.—C'est faux.

Le témoin.—Naturellement, je fus surpris, et je le poussai à s'expliquer. Il dit qu'il tuerait quelqu'un en évidence.

Le prisonnier.—C'est un mensonge. Je n'ai jamais rien dit ni pensé rien de pareil.

Le témoin.—Il a dit qu'il imiterait Wilkes Booth.

Le prisonnier.—Mensonge !

Le témoin.—Vous seriez pendu pour cela, ai-je dit. “ Soit ! ” a-t-il répondu ; c'est une question secondaire.” Je n'ai jamais poussé la conversation plus loin.

Le prisonnier.—Je n'ai rien connu de ce Shaw depuis huit ans ; mais quand il répète cette espèce de témoignage, je lui dis en face : Vous êtes un menteur, un vil, un sale menteur. Je n'ai jamais eu une pareille conversation avec vous de ma vie, et vous le savez bien. Vous prétendez aussi être un homme religieux. Cette histoire est un affreux mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin, et vous êtes un vil menteur. Je le publierai à la face du monde et, quand vous retourneriez à New-York, tous vos amis vous montreraient au doigt.

L'attorney.—Avez-vous rapporté toute la conversation de ce jour-là ?

Le témoin.—Je pense que oui ; autant que je m'en souviens.



LE RÉVEILLON DE NOËL A LA CAMPAGNE

CHOSSES ET AUTRES

Le parlement d'Ontario se réunira le 12 janvier prochain. La législature du Nouveau-Brunswick est aussi convoquée pour le 20 février.

Ainsi le parlement fédéral et les législatures provinciales de Québec, d'Ontario et du Nouveau-Brunswick se trouveront réunis à peu près vers le même temps.

* *

Dans un ouvrage publié en 1821, par Colborn, sous le titre de *Practical Economy*, on lit une description complète de l'éclairage électrique inventé par le professeur Meinacke, de Halle. On y propose même d'utiliser ce système qui ne serait autre que celui de Brush, pour l'éclairage des villes.

* *

Le *Figaro* annonce qu'à l'avenir, il s'occupera moins de politique et davantage de littérature. Il annonce en même temps que deux fois par mois il ouvrira un concours pour le meilleur article pour lequel le concurrent heureux recevra 500 francs. A ce prix, la littérature paie bien.

* *

Les comtés de notre province ne sont guère constants dans leur affection, si nous en jugeons par le petit nombre de députés élus en 1867, qui figure dans la Chambre actuelle. Nous n'en trouvons que dix : ce sont MM. Chapleau, Joly, Irvine, Robertson, Marchand, LeCavalier, Beaubien, Lavallée, Picard et La-berge. Nos félicitations à ces vétérans.

* *

Coupé dans un roman-robot :

"Destreux lutte comme un héros, seul contre cinq, frappant, mordant des poings, des pieds, des dents, terrible comme un tigre enragé surpris par une bande de fauves."

Comme c'est beau, ce tigre enragé, surpris par une bande de fauves, qui mord non-seulement des dents, mais encore des poings et des pieds !

* *

Le *Moniteur du Commerce* vient de publier un joli petit recueil qui contient une foule de renseignements très utiles à tous les commerçants. Beaucoup de choses y sont traitées. Poids et mesures du pays et de l'étranger, la comparaison de la valeur des monnaies et du change, les alcoomètres, le poids des céréales, du bois, du combustible en général, leur tonnage, le prix courant des principaux articles qui ont cours sur la place.

Cet *Annuaire*, qui est appelé à rendre des services, devra se trouver dans toutes les maisons de commerce. Nos félicitations à qui de droit.

* *

Parmi les nouveaux élus au Parlement de Québec se trouve M. Faucher de St. Maurice. Nos lecteurs n'ont pas oublié les délicieuses nouvelles qu'il a publiées jadis dans nos colonnes. Notre ancien collaborateur est le premier écrivain qui ait forcé les portes de notre Assemblée Législative. C'est à ce titre que nous saluons son entrée dans la représentation nationale. Nous ne saurions dire s'il sera aussi bon législateur qu'il est excellent écrivain ; dans tous les cas nous sommes certains que si ses collègues lui confiaient la rédaction de leurs projets de loi, nous verrions figurer dans nos statuts des lois rédigées en français. Ce serait un spectacle aussi nouveau qu'agréable.

* *

Le magnifique char officiel, construit dans les ateliers du chemin de fer Q. M. O. & O., et qui a fait l'admiration des visiteurs lors de l'Exposition de Montréal, en septembre dernier, est parti dernièrement pour New-York, où il a passé une huitaine de jours. Une foule de curieux et d'amateurs de cette ville ont visité ce petit palais. Des notabilités en matière de construction, des hommes compétents de la grande cité américaine ont déclaré formellement que le char officiel construit à Hochelaga valait certainement tout ce qui a été fait en ce genre dans les grands ateliers de chemins de fer des États-Unis.

M. Davis, l'habile surintendant des machines et du matériel roulant, est un ingénieur de première force. C'est lui qui a conçu le plan de ce char, et c'est sous sa surveillance que les travaux ont été exécutés. MM. Vanderbilt et Jay Gould, les princes des lignes ferrées d'Amérique, en ont rendu un témoignage des plus flatteurs. M. Davis a le droit d'en être fier. Nous le félicitons sincèrement en le priant de donner une part de nos compliments à M. Sym, son premier chef dans les ateliers d'Hochelaga.

NOS GRAVURES

Le Réveillon de Noël à la campagne

Un froid terrible au dehors. Le bien-être au dedans. Ils viennent d'adorer l'Enfant dans la crèche. Les voyez-vous ! Comme ils sont heureux ! En sortant de l'église une bonne étoile les conduisit au logis. Ils vont faire honneur au festin. L'appétit est ouvert chez les petits et les grands. Et tout à l'heure ils vont se coucher en chantant

Il est né le divin Enfant.
Nouvelle agréable, etc., etc., etc.

Les Beignets

Voici Noël, le Jour de l'An, les Rois.

Le moment des friandises.

Dans le grand monde, elles s'évalent au milieu des repas fastueux dont un Carême quelconque a dressé le menu et suivi de près la savante exécution.

Là, sous le feu des lustres et le scintillement de mille bougies, on se groupe—nous n'oserions dire on s'attable—les messieurs revêtus de leur plus noir vêtement, les dames serrées dans leurs robes de velours, ou de satin, ruisselantes de dentelles, de fleurs et de diamants.

Et dans ce riche attirail, du bout des dents, et d'un estomac débile, on s'efforce de faire honneur à son amphitryon, suppléant à ce franc appétit qui mord tout en désespéré, par un feu roulant de traits d'esprit—qui ne mordent pas moins, hélas !

Autrement se passent les choses dans des classes moins privilégiées. Ce n'est plus un repas à la Lucullus qui fait les frais de la fête, c'est une simple partie de crêpes ou de beignets. Mais aussi, comme tout s'épanouit, comme tout s'anime et s'agit dans ce milieu ! Les enfants, ces délicieuses fleurs du foyer, ces perles de la famille y sont tous, avec leur physionomie variée suivant leur âge, s'agitant, criant, gesticulant et dévorant des yeux la friandise, en attendant qu'ils puissent la dévorer à belles dents.

Certes, il était impossible de mieux nous représenter un tel intérieur, une fête si naïve et si joyeuse. On se sent rajeuni, rien qu'à voir tout ce petit monde, et l'odeur de la friture qui fume si vivement, semble vous chatouiller le palais et dilater toutes les facultés absorbantes de l'estomac.

Parlez moi de friandises avec lesquelles on peut se mesurer ainsi sans fard, sans emprunt, dans l'honnête déshabillé de quelqu'un qui a faim et qui n'a pas honte de le montrer !

Le nouveau Ministère Français

En publiant les portraits des membres du nouveau ministère formé par M. Gambetta, nous y joignons une courte biographie de chacun d'eux (1).

Intérieur

M. WALDECK-ROUSSEAU.—Trente-quatre ans. Longtemps attaché au barreau de Rennes, il y est encore inscrit. Député en 1879.

Instruction Publique

M. PAUL BERT.—Député de l'Yonne, s'étant toujours signalé par son ardeur anti religieuse. En 1879, il a rédigé un plan complet de réorganisation de l'instruction primaire, appliqué en partie par M. Jules Ferry.

Guerre

Général CAMPENON.—Soixante-deux ans. Longs services en Algérie. Campagne d'Italie et de Crimée. Captif à Aix-la-Chapelle. S'est, depuis lors, fait remarquer par ses aptitudes de chef de troupe.

Agriculture

M. PAUL DEVÈS.—Entré à la Chambre en 1876 avec une profession de foi comprenant un programme complet de réformes très avancées. Était à la Chambre, président du groupe de l'union républicaine.

Commerce et Colonies

M. ROUVIER.—Né à Aix en 1842. D'abord employé de commerce à Marseille, M. Rouvier fut nommé, au 4 septembre, secrétaire-général de la préfecture des Bouches-du-Rhône, et élu député après la paix. Siégeait à l'extrême gauche.

Beaux-Arts et Manufactures

M. A. PROUST.—Correspondant du *Temps*, en 1870. Plus tard, secrétaire du ministre de l'intérieur. Elu en 1876, réélu en 1877 et aux dernières élections. A touché à beaucoup de questions littéraires.

Finances

M. ALLAIN-TARGÉ.—Né en 1832. D'abord avocat à Angers. Plus tard, abordant le journalisme, M. Allain-

(1) Nous n'avons pas à donner de nouveau la biographie de M. Gambetta, dont la personnalité est bien connue aujourd'hui.

Targé a fondé la *Revue Politique*, de concert avec MM. Gambetta, Challemeil-Lacour, Spuller et Brisson.

Député en 1869, il fut préfet d'Angers en 1870. Depuis 1876, il représente à la Chambre le 19^e arrondissement de Paris.

Marine

M. GOUGEARD.—Capitaine de vaisseau en retraite. Conseiller d'Etat. Commandeur de la Légion d'Honneur. A fait les campagnes de Crimée et de Chine. En 1870, il avait le commandement d'une division de l'armée de la Loire.

Travaux Publics

M. RAYNAL.—Ancien négociant de Bordeaux. Elu député de la ville en 1879. Réélu le 21 août dernier. M. Sadi Carnot, auquel il succède, l'avait choisi comme sous-secrétaire d'Etat.

Justice

M. CAZOT.—Soixante ans. A fait partie de la Délégation de Tours. Il était secrétaire-général de M. de Freycinet. Membre de l'ancien ministère ; a été maintenu dans la composition du nouveau.

Postes et Télégraphes

M. COCHERY.—Dans le même cas que le précédent : maintenu. Député de Montargis depuis 1869. A emprunté beaucoup de lumière à la récente Exposition d'électricité.

LA VEILLE DE L'EXÉCUTION

Nous extrayons les lignes qui suivent d'un roman de M. d'Orceet. La scène se passe au bord du Rhin pendant les guerres de la Révolution. Un officier français a fait prisonnier un officier émigré, son ami, ou peu s'en faut, et doit le faire fusiller. La fiancée du gentilhomme est montée sur l'échafaud, et le brave soldat, qui ne tient plus à la vie, a refusé tout moyen d'évasion.

Rien de plus dramatique que les scènes du camp où le proscrit, beau viveur, grand seigneur, organise une sorte de fête au milieu des soldats, ses compatriotes d'Auvergne :

.....
Notre repas achevé, nous allâmes prendre notre café sous un arbre ; toute la compagnie, sauf les sentinelles, se réunit autour de nous.

—Y a-t-il un *cabretaire* parmi vous autres ? demanda le vicomte.

Un *cabretaire* ! il s'en trouva une demi-douzaine. On sait que le *cabretta* est un instrument mélodieux dont l'orgue descend comme nous, du singe ; mais, pour les rudes enfants d'Auvergne, elle remplace très avantageusement la lyre d'Orphée. Immédiatement, trois ou quatre ménestrels détachèrent de leurs sacs autant de peaux de chèvre, dans lesquelles ils se mirent à souffler tous à la fois. Mozart se fut bouché les oreilles ; mais le proscrit, qui revenait d'Allemagne, préférait cette musique à celle de Mozart. Celui qui joue de la musette se trémousse tellement que son exemple devient rapidement contagieux que, n'étant ni homme ni femme, l'Auvergnat se passe parfaitement du beau sexe dans ses exercices chorégraphiques. Au bout de dix minutes, tout ce qui n'était pas occupé à monter la garde ou à enterrer les morts s'était laissé gagner par le rythme endiablé de la "bourrée" et bondissait en renforçant de piaulements suraigus l'aigre mélodie de ses montagnes.

Le proscrit lui-même ne put y tenir. Il débarrassa notre lourde cantinière de son tonnelet qu'il versa à la ronde et l'entraîna triomphalement au milieu du "branle." Le mari de la femme, qui était tambour, avait été tué huit jours auparavant. Son cavalier devait être fusillé le lendemain, et vive la joie !

C'était le plus intrépide et aussi le plus gracieux des danseurs de bourrée que le vicomte de Mardoigne. Ce violent exercice, dans lequel la force prime généralement la grâce, mettait dans un merveilleux relief ses formes d'une athlétique élégance ; mais il y avait quelque chose de lugubre dans les bonds prodigieux de ce jeune homme, dont l'énorme cadennette, soigneusement poudrée, battait en cadence l'uniforme de deuil. Douze balles de calibre devaient le reposer de ses fatigues de cette chorégraphie montagnarde ! Heureusement, j'étais le seul à y songer. Quand je dis le seul, je me trompe, car la cantinière, tout affolée, mais radieuse, s'approcha de moi et me dit :

—*Couqui de sort ! aourez pas vergonha de fusillar un tu gent merle ?* (1)

—*Mais c'est lui qui a fait tuer ton homme !*

—*Quo fa yes ?* (2)

(1) Coquin de sort ! n'aurez-vous pas honte de fusiller un si joli merle ?

(2) N'importe !

—Allons, Catinon, mêle-toi de tes affaires, répliquai-je de ma plus grosse voix, et, pour cacher mon trouble, je me levai sous prétexte d'aller voir si les sentinelles faisaient bonne garde.

Je passe de charmants détails, une éloquente conversation entre ces deux hommes que la guerre a mis face à face, entre ces deux amis, dont l'un doit forcément faire tuer l'autre. C'est à grand regret que j'abrège :

—Brisons là, dit l'émigré en se levant brusquement. Si j'ai eu tort, je payerai demain sans barguigner ; mais la soirée s'avance, et j'ai quelques lettres à écrire ; veux-tu me donner de l'encre et du papier ?

Je mis à sa disposition le contenu de mon sac et un tambour en guise de table, puis je sortis pour m'assurer si tout était en ordre dans mon petit campement.

Quand je rentrai, Mardoigne tenait sa pipe de la main gauche, sa plume de la droite, et s'escrimait fiévreusement de l'une et de l'autre. Ne fumant point, n'ayant rien à lire et ne voulant point le troubler, je m'assis discrètement sur la botte de paille qui me servait de lit, et je tombai dans une profonde rêverie.

Un ami que je retrouvais pour le faire fusiller, une fête montagnarde entre une bataille sanglante et une exécution sommaire, le supplice de cette charmante demoiselle de Reilhaguet qui m'avait recueilli dans une hutte de saltimbanque, l'âpre discussion que je venais de soutenir, tout cela ne tarda pas à se brouiller dans ma tête et je m'endormis.

Ce sommeil ne pouvait être ni calme ni bienfaisant ; le lendemain et la veille s'y livraient de continuel assauts, qui, à chaque instant, me réveillaient en sursaut ; et chaque fois que je rouvrais les yeux, ils retrouvaient le proscrit tenant sa pipe d'une main, sa plume de l'autre. Il était inutile de l'inviter à prendre du repos : il aurait tout le temps de dormir au lever du soleil. Je me retournais donc brusquement sur ma paille et m'endormais de nouveau.

La dernière fois que je m'éveillai, le jour pointait ; nous étions en juillet ; Mardoigne ne tenait plus ni pipe ni plume : il se livrait aux soins de sa toilette matinale, et celle d'un "guerrier" de cette époque ne laissait pas que d'avoir un côté bizarre à cause des longs cheveux qui étaient encore de mode dans toutes les armées de l'Europe.

Or, ceux de ce nouvel Absalon étaient d'une abondance et d'une longueur à rendre jalouse n'importe quelle femme, et la face si mâle et si virile de mon malheureux ami m'apparaissait noyée dans cette masse soyeuse. Je le vis tresser soigneusement ses deux nattes de devant, qu'il releva sur ses tempes avec deux poignes "ad hoc." Il enroula non moins soigneusement dans un beau ruban neuf l'énorme cadennette qu'il portait par derrière ; mais, cette opération une fois achevée, il la coupa avec des ciseaux et l'enveloppa dans un papier avec une lettre. C'était évidemment un souvenir qu'il mettait en réserve ; mais je n'eus pas l'indiscrétion de l'interroger. Ma montre ne marquait encore que quatre heures du matin ; il me restait deux heures à dormir : je me retournai une dernière fois du côté de la muraille :

Six heures sonnait à l'horloge du village me réveillèrent en sursaut. Mardoigne n'était plus là, mais j'entendais sa voix sonore et vibrante ; il disait au sergent Sadourni :

—Tiens, voilà trente louis ; il y en a six pour toi.

—Merci, mon capitaine.

—Combien y a-t-il de paysans de Mardoigne dans ta compagnie.

—Il y en avait huit hier matin, mon capitaine ; vous en avez sabré deux de votre propre main : reste six.

—Bien ! Tu vas donner deux louis à chacun de ceux qui restent : ce sont ceux que je choisis pour m'aider à passer dans un meilleur monde.

—Entendu, mon capitaine ; mais il en faut douze.

—Tu prendras les autres dans les communes les plus voisines, et tu leur donneras également deux louis. Surtout, recommande-leur de faire les choses proprement et de ne pas me défigurer : on va rejoindre sa fiancée, on ne veut pas arriver éborgné.

—On fera pour le mieux, capitaine.

—Merci, mon garçon ; maintenant, une poignée de main, et sois leste ; songe que je suis attendu par ma "novia," et que je suis pressé.

Toutes les fois que je me rappelle ce dialogue, je ne puis m'empêcher de comparer les formes expéditives de la justice sommaire d'alors aux interminables formalités qui précèdent aujourd'hui une exécution. Notre Thémis moderne est très fière d'avoir supprimé la torture ; mais elle semble ignorer que, de toutes les tortures, la pire est la lenteur.

—Eh bien ! ne te gêne pas, fais comme chez toi, dis-je en intervenant à mon tour d'un ton qui essayait d'être gai.

—Feignant, répondit-il, il faut bien que l'on fasse ton métier, pendant que tu dors comme un acquéreur de biens nationaux qui a fait fusiller son ci devant propriétaire.

—Eh bien ! puisque tu commandes ici, ajoutai-je timidement, tu devrais bien te passer de moi pour la petite cérémonie de tantôt.

—Oh ! non, pas de ça, dit-il, en me broyant le poignet dans sa main d'Hercule. Quand on part pour un si long voyage, on entend que les amis vous fassent la conduite jusqu'au marchepied de la diligence ; et puis, très cher, dans le pays que tu sers, il faut se faire le cœur à ce genre d'ouvrage.

—Ah ! j'espère bien que cela ne durera pas toujours.

—Détrompe-toi, mon doux ami. Après avoir fuillé la noblesse, à laquelle vous avez tout pris, il vous restera à fusiller le peuple, auquel vous n'avez rien donné.

Je n'eus pas le temps de répondre à ce sarcasme, Sadourni déboucha avec ses douze hommes le fusil sur l'épaule ; ils présentèrent respectueusement les armes et laissèrent lourdement retomber leurs douze crosses sur le gazon.

Dernière eux accourait la bonne Catinon, avec un panier de gâteaux, de vins et de liqueurs de choix porté par sa fille, une drôlette d'une douzaine d'années.

Elle sauta familièrement au cou de son beau danseur et l'inonda de ses larmes.

—Allons ! sèche-toi, mon cœur, lui dit en riant celui-ci ; ce n'est pas le moment de me servir de l'eau, verse-moi plutôt de ton rogomme.

Il trempa quelques biscuits dans un grand verre de vin d'Espagne et distribua le reste au peloton d'exécution ; puis il embrassa la fille de la cantinière, qui était gentille, et lui glissa dans la poche de son tablier une douzaine de louis qui lui restaient.

—Monsieur le vicomte, dit la maman, vous rappelez-vous Baptistin Batistou d'Arvan ?

—Parfaitement, il a été bouvier à Mardoigne.

—C'était le père de la petite ; si vous le rencontrez là-haut, dites-lui bien des choses de notre part.

—Je n'y manquerai pas, répondit gravement l'émigré ; maintenant, vous autres, en route. Ai-je le choix de l'emplacement, dit-il, en s'adressant à moi.

Je ne répondis que par un acquiescement muet.

—En ce cas, reprit-il, allons où nous avons si bien dansé. Hier, c'était la bourrée de la montagne ; ce matin, nous danserons le grand quadrille national. C'est moi qui fais le cavalier seul.

Sadourni lui présenta son épée dont il boucla le ceinturon. Il me passa le bras autour de la taille et m'emporta plutôt qu'il ne m'entraîna. On eût pu croire que c'était moi qu'on menait fusiller. Le reste suivit machinalement.

Arrivé sur le théâtre de ses exploits chorégraphiques de la veille, il se retourna, tira son épée et commanda la halte.

—*Soldards ! s'écria-t-il, d'une voix mâle et sonore dans la langue vibrante de la montagne, aquo's aqui que s'est cabretat hier sera : ahuech, cal veire se sabez atubé, jugar d'aquel flautou que portas aqui. Soldards ! alerta ! presentax : armas ! armas bras ! Viva l'Al-vernha !* (1)

—Vive la France ! ajoutai-je.

—Sans rancune, fit-il gaiement. Tiens, embrasse-moi, et que cela finisse.

Il me serra dans ses bras d'athlète ; puis me repoussant brusquement de côté, il recula de six pas et reprit d'une voix tonnante :

—*Presentax armas ! paras armas ! juga !* (2)

Alors, comme un colonel prussien à la parade, il passa froidement la revue du peloton d'exécution.

—*Eh ! Piarretou !* dit-il en apostrophant l'un de ses ci-devant paysans, *ne ses pas aqui per fusillar las arondus, me vos esborgnar, pécaire. Devulu toun mousquet. Ara, quo va pla : alerta, vous altres.* (3)

Il leva son épée et laissa tomber le mot sinistre, qui fut couvert par une seule détonation. Je fermai involontairement les yeux. Quand je les rouvris, le vicomte était étendu la face en avant, tenant encore son épée dans sa main crispée.

Tout cela, comme on le voit, est sobrement dit, sans recherche de "l'effet" et va droit au cœur. Les autres tableaux, les moindres scènes de M. d'Orset ne sont pas moins émouvantes, sans être toujours aussi dramatiques. Nous nous arrêtons, laissant à nos lecteurs le plaisir de constater que nous ne nous sommes point trompés et avec l'assurance que d'autres que nous reconnaîtront le grand mérite de l'auteur des *Grands Pauvres*.

(1) Soldats ! c'est là qu'on a joué de la musette. Aujourd'hui, il faut voir si vous jouez aussi bien de cette flûte que vous portez là Soldats ! garde à vous ! présentez armes ! arm's bras ! Vive l'Auvergne !

(2) Présentez armes ! préparez armes ! joue !

(3) Eh ! Petit-Pierre ! tu n'es pas ici pour fusiller les hirondelles. Tu vas m'éborgner, que diable ! abaisse ton fusil. Maintenant, c'est bien. Attention, vous autres.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

NOTES ET IMPRESSIONS

A mesure que le peuple désapprend à obéir, le ministère désapprend à gouverner. DE SERRE.

L'escrime serait la plus problématique de toutes les sciences, si la politique n'existait pas.

E. ET L. DE GONCOURT.

Si le hasard sert l'homme, l'homme sert aussi le hasard et il n'y a d'heureuses chances que celles dont on profite.

Il ne suffit pas de croire au mal pour être capable de le supporter. G.-M. VALTOUR.

La plus grande faiblesse des hommes, c'est qu'au nom même de la liberté, ils n'aspirent qu'à la puissance.

Que personne ne dise qu'il ne pleurera plus ; l'agonisant qui n'a plus que quelques instants à vivre, ne sait pas si des chagrins ne lui sont pas encore réservés.

Une dame californienne doit, cette année, fabriquer 60,000 gallons de vin et une quantité considérable d'eau-de-vie.

* *

La principale cause de la dibilité est l'indigestion. Pour jouir d'une bonne santé, faites usage des Amers de Houblon qui purifient le sang et chassent toutes les impuretés.

* *

Il est question à Washington, Etats-Unis, de s'enquérir à quelles conditions le gouvernement américain pourrait conclure avantageusement des traités de commerce avec la France, le Mexique, le Brésil et le Canada.

* *

A la première vente de la saison à Natal, Afrique, une plume d'Autruche provenant d'une autruche domestique et donnant trois livres et neuf onces de longues plumes blanches, a rapporté la jolie somme de \$100.

* *

Quelques commerçants de Prescott ont expédié 3,000 dindes en Angleterre, il y a quelques jours. Ils ont l'intention d'en expédier 30,000, et achètent tout ce qu'ils peuvent trouver le long de la ligne du Grand-Tronc entre Prescott et Kingston.

* *

Sa Sainteté Léon XIII a procédé solennellement à la canonisation des bienheureux Labres de Rossi, Laurent de Brindes et de la bienheureuse Claire de Montefalco. Il a dit qu'au milieu des tribulations du temps présent, il était heureux d'augmenter le nombre de ceux dont l'intercession auprès du Tout-Puissant peut être réclamée en faveur de l'Eglise et de la société.

* *

Calembour et mystification.

Devant une baraque foraine, un saltimbanque annonce, à grand renfort de grosse caisse, "la véritable femme poisson."

La foule se précipite ; on tire le rideau : une vieille femme apparaît et commence ainsi son petit speech :

"Mesdames et messieurs, je suis la femme-poisson..."

Mouvement d'étonnement.

"Mon mari, Isidore Poisson, est mort il y a cinq ans, me laissant seule au monde sans fortune ; et comme vous semblez vous intéresser vivement à mes malheurs, je vais faire le tour de l'honorable société !"

A la sortie de la représentation électrique de l'Opéra. —Coquelin aîné a très bien dit les vers d'Armand Silvestre sur l'électricité ; mais j'aurais préféré Sarah Bernhardt.

—Pourquoi ça ?

—Parce qu'avec Sarah Bernhardt ça aurait eu plus de couleur local : elle aurait eu l'air d'un poteau télégraphique.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante. Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cet établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine. — J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.



Ministre de la Justice



M. GAMBETTA, Ministre des Affaires Étrangères



Ministre des Arts et Manufactures



M. PAUL BERT, Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes



M. NAAM SANGÉ, Ministre des Finances



Ministre de l'Agriculture



M. ROUVIER, Ministre du Commerce et des Colonies



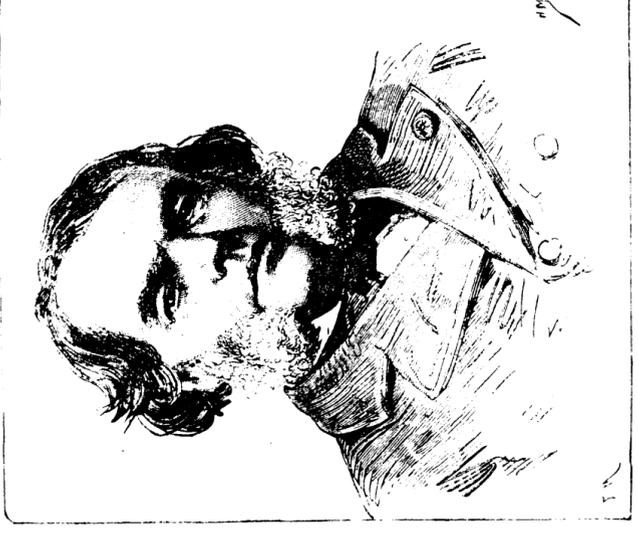
M. RAYNAL, Ministre des Travaux Publics



FENON, Ministre de la Guerre



M. COCHEZY, Ministre des Postes et Télégraphes



M. GOUGEARD, Ministre de la Marine



M. WALDECK-ROUSSEAU, Ministre de l'Intérieur

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

DÉCEMBRE

D'énormes tourbillons les monts sont couronnés ;
Les vallons aux abois râlent sous l'avalanche ;
L'immensité des cieux est nuageuse et blanche ;
Et les vents boréaux sont partout déchaînés ;

Les arbres, dont le front sous l'ouragan se penche,
Tendent vers les passants leurs grands bras décharnés ;
Tout couvert de glaçons farouches, éfrénés,
Le fleuve déliant avec fracas s'épanche.

La souffrance est venue avec les froids d'hiver :
Le pauvre, sous son toit aux rafales ouvert,
Se lamente, et sa voix a des accents étranges....

Riches, prêtez l'oreille à ses cris déchirants !...
Et, quand vous fermerez, un jour, vos yeux mourants,
Vous quitterez la terre entre les bras des anges !

W. CHAPMAN.

LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR
ANDRÉ MOUEZY

VII
(Suite)

—Connaissez-vous Franklin, madame ? dit-il après un instant de silence. Oui, n'est-ce pas ? Il a, je crois, comparé le cœur humain à une meule qui se broie elle-même, quand elle n'a plus rien à broyer. Depuis longtemps déjà le grain manque à mon moulin et la meule tourne sur mon cœur.... Ce n'est pas gai, madame ; mais voilà que je me prends à trouver des analogies entre nos deux meules : je veux dire, entre nos deux cœurs. Si je suis incapable d'une galanterie banale, j'apprécierais très bien la faveur de votre amitié. Toute sympathie dispose à l'indulgence.... vous me passerez ma maussaderie, mes boutades d'ermite mal élevé. Je vous passerai....

Il s'interrompit, et regarda la jeune femme attentivement. —C'est que je ne vous pas, vraiment, dit-il avec une bonne foi naïve, ce que j'aurai à vous passer.... Plus émue qu'elle ne voulait le paraître, la jeune marquise lui tendit la main.

—Voyez pourtant ce que c'est que de s'entendre ! dit-elle en souriant.

Pendant de longs jours, des semaines, un mortel mois, les deux jeunes gens restèrent associés dans leur tâche de dévouement ; il fallut disputer au tombeau la chère vie menacée, et triompher d'un péril dont chaque seconde augmentait la gravité. Le pauvre lutta contre le mal, soutenu par ces énergiques et tendres volontés. On eût dit que la mort avait marqué en rouge cette jeune tête, comme l'arbre condamné à la hache dans l'épaisseur d'une forêt, tant elle revenait à l'assaut sans répit ni pitié.

Plus d'une fois, Richard désespéra ; plus d'une fois, il joignit des larmes sincères à celles de la marquise d'Hérigny ; plus d'une fois, l'énergie de la jeune femme ranima son courage qui faiblissait devant l'impuissance de ces efforts et l'effrayante responsabilité qu'il assumait seul.

Ils vécurent de la même vie pendant ces trente jours, respirant le même air, souffrant les mêmes angoisses, soutenus par les mêmes espoirs, s'appuyant l'un sur l'autre avec une sympathie qu'ils ne devaient plus perdre désormais.

A mesure que la maladie de l'enfant se prolongeait et perdait sa menaçante gravité, les incidents de cette existence commune se multipliaient, empruntant aux circonstances un caractère moitié sérieux et moitié comique dont les jeunes gens s'amusaient franchement.

L'envoi des bulletins concernant la santé de Georges devenait dans la monotonie absolue de cette vie l'événement important de la journée, et parfois une véritable distraction.

Ces billets, courts d'abord, quand l'inquietu le faisait trembler la main, prirent insensiblement des proportions de véritables lettres, quand Simone tenait la plume.

Richard se fût volontiers reposé de ce soin sur la jeune marquise ; mais elle ne l'entendait pas ainsi ; le papier, la plume et l'encre, disposés complaisamment sur la petite table, devaient servir à tour de rôle, et elle surveillait et réprimandait avec une grâce mutine ces élans de paresse journaliers.

—Georges va bien, écrivait le jeune homme, positif comme un médecin. La fièvre ne reparait plus qu'à des intervalles éloignés, la tête est libre, l'appétit satisfaisant ; dormez tranquilles.

Il posa la plume et se renversa sur son fauteuil, les yeux demi-clos.

—Et puis ? fit Simone qui lisait par derrière.

—Mais c'est suffisant, je pense, madame, que dirai-je de plus ?

—Ce billet est court comme une ordonnance, sec, triste ; voyons, trouvez autre chose.

Richard se pencha de nouveau, écrivit cinq lignes, et les présenta docilement à Simone.

Elle lut tout haut :

—Madame la marquise d'Hérigny est un ange de dévouement. Georges l'adore et la persécute. Elle est pour moi l'objet d'une surprise persistante, et je lui adresse mentalement les éloges que je ne saurais pas formuler.

Simone posa la feuille commémorée et rougit.

—Ce n'est pas cela du tout, dit-elle.

Avec la même soumission, Richard ajouta :

—Et qu'elle me semble, du reste, disposée à accepter.

—C'est mieux ainsi, dit la jeune femme, rassurée par la restriction ; maintenant, donnez la place.

Sa plume courut bientôt sur le papier.

Elle avait une écriture fine, déliée, charmante, et cependant relevée par des traits énergiques. Si l'âme se peint réellement dans les caractères que la main trace, inspirée par le cœur, elle était bien partagée.

Bientôt la page fut couverte de lignes serrées ; comme elle

relevait la tête pour laisser à l'encre le temps de sécher, Richard s'en empara sans façon et s'appropriait à lire.

—Vous permettez ? dit-il.

—Comment ? mais pas du tout, je ne permets pas.

Il recula, un peu déconcerté.

—Je croyais qu'il s'agissait de Georges, fit-il, s'exosant

—Et vous désiriez avoir mon opinion sur la maladie ? fit la jeune femme avec une nuance d'ironie. En effet, il est question là dedans de Georges.... et de son oncle.

—Hélas ! hélas ! Je suis le seul oncle de Georges !

—C'est bien cela, de son oncle, M. Richard Clarvey.

—Je ne puis pas abuser de ma force pour me procurer la jouissance de cette lecture, madame ; j'aime mieux vous prier humblement, cela me ferait tant plaisir ?

—Cela ne vous fera pas plaisir du tout, monsieur, dit Simone, en retrouvant son rire jeune et frais. Mais, si vous le désirez tant.... lisez.

—Il est onze heures ; nous avons partout ici, en nous et autour de nous, du soleil et de l'espoir. Georges rivalise de patience avec son médecin, et je ne sais, vraiment, laquelle de ces deux patiences m'émerveille le plus.

—L'enfant souffre, mais cette souffrance l'abat et le calme, tandis que le malheureux médecin, très bien portant, livré à ses seules ressources dans la société redoutée d'une Parisienne, est très véritablement à plaindre.

—Les petits oiseaux se trompent de saison et chantent comme au printemps ; notre malade en est réjoui, et nous demande à chaque heure de nuit s'il est bientôt jour pour les oiseaux : je me porte à ravir ; je t'aime à cœur perdu ; je crois à la bonté de Dieu, puisqu'il te rend ton fils, et je trouve un vrai bonheur en me sentant utile à sa mère bien-aimée.

Richard n'ajouta cette fois aucun commentaire ; il prit la main de Simone avec un profond respect et la baisa. Jamais il ne s'en était permis autant.

Le lendemain, comme la jeune mère aux abois réclamait avec instance la permission de voir son fils, Richard écrivit de nouveau :

—Soyez patiente, chère sœur, gardez votre berceau, puisque ce berceau vous garde, et la ssez passer quelques jours encore. Si nous apercevons un pan de votre robe aux abords du pavillon, Mme d'Hérigny part pour Rome, et moi pour Saint-Pétersbourg.

Simone rit :

—Nous pourrions même aller à Rome ensemble, dit-elle.

—Ah ! fit Richard, vraiment, vous m'accepteriez pour compagnon de route ?

—Pourquoi pas ? reprit-elle, candide. Vous avez bien l'humour un peu changeante, mais on se forme en voyage. Et puis ce voyage lui-même est si incertain !

—Eh bien ! moi, madame la marquise, je ne vous emmènerais pas à Rome ; j'y me ferais prendre en tout lieu par un Bartholo jaloux et ridicule.

—Pourquoi, jaloux ? dit-elle.

—Mais simplement, madame, parce que vous êtes très belle.

—Tant que cela ! murmura-t-elle, en arrachant avec distraction les fleurs d'une grappe de glycine.

Il écrivit encore :

—Je viens de dire à Mme d'Hérigny qu'elle était fort belle ; croiriez-vous, ma chère, qu'elle en a paru surprise et médiocrement flattée ? Est-ce la conscience de sa valeur.... ou ne serait-ce pas plutôt parce qu'elle est aussi modeste que belle, et que le vrai mérite s'ignore toujours ?

Quand Gabrielle lut ces lignes, elle se mit à rire franchement.

—Ils vont bien, murmura-t-elle, ces désenchantés qui se détestent ! Ah ! les contradictions de l'esprit humain !

Une nuit, ou plutôt un matin, à l'aube, la jeune marquise, fatiguée de veille, s'assoupit près du petit lit, et Richard, debout au chevet, se prit à regarder en silence ce pâle visage, à demi enseveli dans la masse dénouée de ses cheveux noirs.

Le sommeil lui donnait une exquise douceur, en effaçant l'expression hautaine et tourmentée des traits : l'ombre des cils baissés rendait les joues plus blanches ; au travers des lèvres entrouvertes comme pour le sourire, une respiration égale et douce qui soulevait à peine sa poitrine, glissait comme un souffle embaumé. Sous ce regard persistant qu'elle pressentait dans le rêve, la jeune femme s'éveilla.

—Je crois vraiment que j'ai dormi, dit-elle, se redressant à demi, passant la main sur son front avec un léger sourire. Quelle garde-malade je fais ! Et l'enfant, monsieur Richard, l'enfant ?

—Georges dort, madame ; il est sauvé, bien sauvé cette fois.

Dans la période aiguë du mal, au moment où le danger éclatait avec toutes ses menaces, la jeune femme avait repoussé d'instinct tout pressentiment sinistre, comme si le seul fait d'admettre un malheur le rendait possible. Ceux qui ont veillé des malades aimés reconnaîtront ce sentiment-là ! Maintenant, près du lit de l'enfant sauvé, elle imitait ces marins rentrés au port, qui regardent avec un indicible bien-être la lutte de la tempête et des flots ; et, songeant au désespoir de Gabrielle, pleurant sur son premier-né, et aux joies de cette résurrection, elle joignit les mains et s'écria dans un transport de bonheur :

—Ah ! pauvre mère !... Dieu soit mille fois béni !

Richard la contemplait toujours, et s'enivrait de cette grâce, de cette beauté accomplie du corps, centuplée à ce moment par la beauté de l'âme qu'il avait si longtemps méconnue.

Etonnée de son silence, Simone leva les yeux et demeura interdite du changement étrange de sa physionomie. Elle retrouvait bien le front large et sans rides, un front de rêveur et d'artiste ; le regard franc, la bouche railleuse et sévère ; mais une âme neuve éclairait cette tête, et lui donnait un rayonnement inconnu. Jamais Simone ne l'avait vu ainsi, et elle n'osait s'en affliger ou s'en réjouir.

Lui, cependant, se rapprocha de quelques pas.

—Ma lame, dit-il, voilà que nous sommes rassurés ; c'est le moment de vous demander pardon. Je me suis trompé quelquefois dans ma vie, je crois avoir eu toujours le courage d'humilier mon amour propre aux pieds de celui que mon erreur offensait ; jamais cette erreur n'a été aussi grossière que le jour où je me suis permis de vous juger. Je vous connais maintenant.... je me repens.... Voulez-vous me pardonner ?

La jeune femme n'avait jamais recherché la louange ; une flatterie, si adroite qu'elle fût, la laissait désagréable et froide ; mais cette simple amende honorable, tombée des lèvres de Richard, eût pour elle un charme profond.

Il l'avait jugée égoïste, dépourvue de sensibilité et de courage. Revenu de son erreur dès la première épreuve, il reconnaissait généreusement ses torts ; Simone était trop femme pour ne pas goûter ce triomphe, mais elle était trop femme aussi pour avouer la jouissance qu'elle en ressentait.

—Si c'est une simple justice que vous me rendez, monsieur, dit-elle, je l'accepte, parce qu'elle m'est due. Mais il ne faudrait pas passer d'une exagération à une autre. Toutes les femmes,

croyez-le, ont un cœur plus ou moins caché, et près d'un enfant mourant, le cœur se retrouve, sans qu'il lui soit besoin d'effort et sans qu'on lui doive de reconnaissance.

—Mais dans cet air malfaisant, vous exposez votre vie, madame, et votre beauté.

—Ma beauté ! dit Simone amèrement, j'en fais peu de cas, je vous assure. Quant à la vie.... elle a si mal tenu ses promesses, que j'en eusse fait volontiers le sacrifice pour sauver cet innocent chérubin. Le courage est facile lorsque le coup que nous affrontons ne doit faire pleurer personne, s'il devient fatal.

Ils se tarent tous deux ; dans cette chambre sombre, remplie d'une vague odeur d'éther, où la lampe de nuit pâlisait devant les leurs roses de l'aube, ils restaient allongés et charmés par la paix délicieuse qui suit les grandes crises, craignant de rompre ce charme par un mouvement ou par une parole. La fatigue corporelle, dont ils n'avaient pas conscience à ce moment, existait très réelle, et leur était la force de mentir, en doublant leurs facultés aimantes.

Doucement, sans quitter sa place, Richard prit la main de la jeune femme dans les siennes.

—Etes-vous heureuse, Simone ? murmura-t-il tout bas.

Elle essaya faiblement de retirer sa main ; lui la retint et l'appuya sur son cœur.

—Comprenez-vous, dit-il, que vous m'avez vaincu, que je suis à vous, malgré moi ; à vous, comme un esclave.... à vous tant que durera ma vie ! Comprenez-vous que je vous aime trop profondément pour que votre volonté et la mienne y puissent rien changer jamais ?

Simone avait pâli. Secouant la tête avec une violence presque menaçante, afin d'écartier le fluide enivrant dont elle se sentait entourée par la passion de cet homme énergique et sincère :

—Taisez-vous, dit-elle, taisez-vous, malheureux. Il ne faut pas que cela soit : il faut rejeter cette chimère ; que suis-je pour vous ? que savez-vous de moi ?

—Vous êtes la femme que j'aime : tout est là ! avant votre règne, mon cœur dormait, vous l'avez réveillé ; tous ses battements, toutes ses tendresses ne sauraient plus être qu'à vous.

—Ainsi, reprit lentement la jeune femme dont les joues s'animaient d'une légère teinte rosée, vous me donneriez votre cœur, votre vie, votre nom, sans rien demander, sans rien savoir de moi, seulement parce que vous m'aimez !

—L'amour, selon moi, ne marche jamais seul, madame, reprit le jeune homme avec fierté. Il ne peut naître et vivre sans être appuyé d'un côté sur l'estime, de l'autre sur la foi ; si je n'avais en vous la plus absolue confiance, je ne vous aimerais pas, et je vous aime.

La jeune marquise se leva, tremblante.

—Vous pensez cela ? dit-elle ; vous agirez ainsi ?

Il lui sourit avec amour, et la soutenant de son bras robuste :

—Sans hésiter, répondit-il.

Puis il ajouta encore à voix basse :

—Parce que je vous aime.

Simone se dégagea doucement.

—C'est bien, dit-elle ; vous êtes bon ; je me souviendrai....

VIII

A partir de ce moment, une existence nouvelle commença pour eux.

Gabrielle avait appris, en même temps que la guérison de son fils, l'effroyable danger qu'il avait couru. Elle gardait à ses deux sauveurs une tendre reconnaissance, et les voyait avec une indicible joie s'engager dans la route qu'elle avait, la première, ouverte devant eux.

Gabrielle avait appris, en même temps que la guérison de son fils, l'effroyable danger qu'il avait couru. Elle gardait à ses deux sauveurs une tendre reconnaissance, et les voyait avec une indicible joie s'engager dans la route qu'elle avait, la première, ouverte devant eux.

Par une entente tacite, les deux jeunes gens ne parlaient jamais d'amour ni d'avenir. Mais, dans ce milieu bienveillant et complice, l'union de leurs cœurs était étroite comme si leurs deux existences eussent été mêlées heure par heure depuis qu'ils étaient sur terre, et la vie commune leur était si douce, que l'idée d'une séparation possible ne se présentait plus à leur esprit.

Richard s'était donné sans réserve, sans regrets, sans retour.

L'imagination et le cœur, humblement soumis jusque-là à la volonté, avaient brusquement rejeté le frein et pris l'essor. Il n'y avait rien à faire qu'à se soumettre ; avec un caractère absolu, un cœur trop jeune, un esprit plus vieux que son âge, ce revirement complet pouvait se prévoir d'avance.

S'il essayait parfois encore de repasser ses anciennes théories et de jeter un coup d'œil en arrière sur les trente années si vite oubliées, loin de s'adresser aucun reproche, loin de faire quelque effort pour reconquérir son indifférence paisible et détruire le charme qui l'enchaînait, il rapportait de ces voyages rétrospectifs au pays des souvenirs une crainte terrible de voir l'enchantement cesser, la sirène s'enlever sous une vague, l'ange remonter au ciel sur un rayon.

Il se réfugiait alors près de Simone ; pendant de longues heures, il admirait sa tête gracieuse penchée sur le métier, ses petites mains adroites nuancées et démelant les écheveaux, et s'enivrant de l'avenir d'espoir promis par ses doux regards bleus.

Il l'avait aimée, ne connaissant d'elle que sa beauté et son dévouement. La retrouvant secrètement enivrée et plus belle de ce trouble inconnu, il lui découvrait chaque jour des grâces nouvelles, devant lesquelles fondait, comme la neige au soleil d'avril, ses sophismes, ses terreurs, ses pronostics les plus noirs ; il admirait son besoin de dévouement, ses sensations neuves, cette hésitation triste des âmes blessées. Se plaisant à interroger l'âme de la jeune femme, il s'humiliait à chaque instant devant les simplicités naturelles et exquises dont toute sa science ne lui avait pas donné la moindre idée. Enfin, après avoir professé que l'amour est une dégradante folie, une suggestion contre laquelle tout esprit libre doit réagir, il sentait que son cœur indomptable, son caractère altier, sa volonté de fer, avaient fléchi au premier choc, et qu'il était désormais comme un autre, hélas ! à la merci d'une lèvre en fleur, d'une boucle d'ébène, d'un regard attendri.

Ajoutons que sa défaite, si c'en était une, lui semblait de beaucoup préférable à ses triomphes passés ; il était confiant, paisible, satisfait, et s'irritait seulement de ne pouvoir faire partager sa superbe confiance à celle qu'il aimait ainsi.

La jeune marquise avait l'esprit trop droit et trop franc pour dissimuler ses sentiments vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'elle-même ; mais elle était de ces natures appâtées par l'intensité de leurs sentiments à connaître dans sa plus exquise expression la félicité idéale, comme elles sont condamnées à subir, dans leur plus extrême rigueur, les désespoirs et les déchirements de l'âme. Elues ou victimes, elles ne sentent rien à demi, et

meurent souvent de leur bonheur perdu. Gardant encore les meurtrissures cruelles de sa première lutte avec la vie, la marquise d'Hérigny s'effrayait de sa tendresse naissante comme d'un crime, et mesurait avec terreur le chemin parcouru; incapable de reculer—elle aimait trop déjà—mais n'osant avancer, sûre, dans sa triste expérience, que le malheur, fidèle à son rôle, se tenait là tout proche, et révélait sa présence par une subite explosion, quand elle se serait livrée tout entière.

Bien différente de Richard, qui savourait son amour heureux en plein azur, la jeune femme restait plus bas, dans la région des orages, attendant la foudre avec angoisse.

Gabrielle gémissait de ces craintes, et tout en encourageant Richard, elle sermonnait Simone, en particulier.

—Gronde-moi, lui répondit un jour celle-ci, avec une détresse qui l'apaisa soudain; gronde-moi, tu as raison, mais je ne puis faire mieux; tu as vu les enfants frissonner quand la nuit tombe, fouiller les coins noirs de leurs yeux agrandis, et créer des fantômes pour s'en effrayer à l'aise. Ils ont peur... d'avoir peur. Je suis ainsi... c'est une soif de souffrance... douloureuse et inassouvie. Je la redoute, cette souffrance... et je la cherche. Je veux la fuir... et je cours au-devant d'elle; quand elle m'épargnerait peut-être, j'accélère sa marche, et je me laisse écraser sans défense.

Devant cet humble et triste aven, Gabrielle se tut, mais sa bonne humeur constante en était ébranlée; elle versa son mécontentement et ses craintes dans l'âme patiente de son mari.

—Quel mal se donne cette enfant pour ne pas être heureuse! s'écriait-elle exaspérée. Tu m'écoutes, Etienne! Eh bien, je comprends aujourd'hui cette phrase du romancier anglais: "il y aurait de quoi faire beaucoup d'heureux avec le bonheur qui se perd en ce monde." Simo ne veut scruter la vie. Elle lui demande raison du mal passé, et veut lui arracher ses secrets d'avenir. Richard l'aime follement, et ne voit que par ses yeux... Quand donc Dieu leur donnera-t-il cette suprême sagesse de vivre en paix sous sa garde, en s'aimant tout bêtement—comme nous, par exemple? C'est si bon, cette bêtise!

(La suite au prochain numéro.)

L'ARGENT D'UNE NEUVAIN

Un brave homme, voyant jouer *Tartuffe* pour la première fois, s'étonnait, en entendant les vers sur les accommodements avec le ciel, qu'un homme de génie comme Molière pût se servir d'une pensée si connue de tout le monde.

Après cette critique de Molière, nous aurions bien tort de nous gêner pour appliquer une citation absolument à sa place ici, qu'il s'agit d'un portier chargé de payer une neuvaine pour une de ses locataires et disant les prières lui-même; c'est du moins ce qu'il déclare avoir fait, pour se justifier d'avoir employé en bocks et en petits verres l'argent destiné à la paroisse.

La veuve Ramache explique ainsi l'affaire: Messieurs, j'ai le malheur d'être locataire dans la maison dont cette infamie d'homme est portier.

Le prévenu.—Je me mets sous la protection de la magistrature pour être respecté par cette vieille personne.

M. le président (au témoin).—N'injuriez pas le prévenu, madame!

Le témoin.—C'est qu'aussi, monsieur, il n'y a qu'un cri contre cette créature-là, que tous les locataires en disent tout le mal possible, et que même si le propriétaire ne le met pas à la porte, nous donnerons tous congé à l'unanimité, et qu'en tous cas, pour ce qui est de moi, je le donne en masse, vu que ce n'est pas une existence que d'avoir une horreur de portier qui ne dégrise pas, l'ivrogne qu'il est.

Le prévenu.—Je porte plainte en diffamation.

M. le président.—Vous porterez ce que vous voudrez, mais, quant à présent, tâchez de vous taire, et vous, madame, arrivez tout de suite au fait dont vous vous plaignez.

Le témoin.—Voilà, monsieur. (Au prévenu). Vous avez beau me regarder avec vos gros yeux abrutis, vous ne me faites pas peur. Tenez, regardez moi cette trogne, que ça n'est pas difficile de voir ce qu'il est.

M. le président.—Encore une fois, madame, je vous invite à arriver au fait.

Le témoin.—Eh bien, monsieur, le fait, c'est que j'ai des billets de la loterie de l'Exposition universelle et que, naturellement, n'est-ce pas, ça me ferait plaisir de gagner le diadème en diamants ou la calèche de M. Binder.

Le prévenu (rire ironique).—Oh! madame, avec un diadème et une calèche!

M. le président.—Voulez-vous vous taire?

Le prévenu.—Je me tais, mais c'est drôle comme ça irait bien à madame.

Le témoin.—Vous aimeriez mieux gagner une pièce de vin! Finalement, monsieur, que je me décide à faire dire une neuvaine pour gagner le gros lot.

Le prévenu (entre ses dents en ricanant).—Le diadème.

Le témoin.—Je m'arrange avec ma paroisse, et il est convenu que j'apporterai l'argent. Pour lors, me trouvant indisposée, je donne l'argent au portier pour le porter, et que voilà que j'apprends qu'on n'avait pas dit la neuvaine, vu qu'on n'avait pas reçu l'argent; donc monsieur avait bu les prières et qu'il faut que je recommence, vu qu'il n'y a rien de fait.

M. le président (au prévenu).—Qu'avez-vous à dire?

Le prévenu.—Mon président, j'ai à dire d'abord que ce que madame dit que les locataires disent, c'est si tellement faux, que même ils m'aiment tous comme un père.

M. le président.—Il ne s'agit pas de cela, mais de l'argent qu'on vous a confié.

Le prévenu (continuant).—Dont monsieur, tout ça vient que madame a une haine invétérée contre moi.

M. le président.—Encore une fois, parlez-nous donc de l'argent qui vous a été remis pour en faire un emploi déterminé.

Le prévenu.—Eh bien, je me suis déterminé à en faire l'emploi, étant tourmenté pour quelques dettes criardes.

M. le président.—Que vous avez payées avec un argent qui ne vous appartenait pas.

Le prévenu.—Il m'appartenait censé, puisque c'était pour des prières et que je les ai dites moi-même. Car, mon président, c'est même dégoûtant qu'on a l'air de me prendre pour un voleur et un homme bas dans ses mœurs, moi qui ai reçu de l'instruction, que j'écris comme un livre...

M. le président.—En voilà assez.

Le prévenu.—Les points, les virgules, les trémas.

M. le président.—C'est entendu.

Le prévenu.—Que madame me doit dix fois plus en amendes, qu'elle n'en paie jamais une seule.

Le tribunal le condamne à deux mois de prison.

RÉFLEXION SUR L'HOMME DE LA LUNE

Etes-vous l'agent général des passagers de cette ligne? Celui qui faisait cette question était un jeune homme qui avait l'air très décidé. Ses cheveux étaient longs; ses habits usés, quoique soignés; et ses paroles s'adressaient au directeur d'une de nos lignes d'embranchement.

—Oui, monsieur; que puis-je faire pour vous?

—Je voudrais aller à Baltimore en passant par Cleveland.

—Pour quelle raison?

—Je suis un inventeur, monsieur.

—Quel est votre nom?

—J. Edison Herschel, d'Oshkosh.

—Connais pas. Qu'avez-vous inventé?

Le jeune homme se tourna avec crainte, regarda tout autour, et dit:

—Sommes-nous seuls?

—Oui, monsieur, tout-à-fait seuls. Continuez.

Il baissa la voix et ajouta:

—Je suis l'inventeur du "Lunscope."

—Lune quoi?

—Le "Lunscope." La plus grande invention du dix-neuvième siècle.

—A quoi sert-elle?

—Mais c'est un réflectomètre optique par le moyen duquel je puis lancer les mots "Huile de St-Jacob," en lettres scintillantes, sur la face de la lune.

On pouvait observer une scintillation singulière autour des yeux de l'employé, mais sa figure resta, autrement, tout-à-fait immobile.

—J'ai eu, en ce moment, continua l'inventeur, une entrevue avec M. Pierre Van Schaack, propriétaire de la "Pharmacie en gros de la Vieille Salamandre." Je lui ai confié mon secret, et il me recommande à vous très efficacement. Il paraît tout aussi sûr que je le suis que l'invention épargnera plus de \$300,000 dans les annonces des journaux aux propriétaires de l'Huile de St-Jacob, le Grand Remède Allemand, pour la guérison du Rhumatisme. Veuillez bien m'écrire immédiatement une passe, pour que je puisse rejoindre au plus tôt l'agent d'annonces de messieurs Vogelot et Cie de Baltimore, qui voyage en ce moment vers l'Est. Je leur laisserai avoir mon invention pour \$200,000, c'est très bon marché.

—Jeune homme, dit l'employé, en se levant et caressant fort doucement sa barbe, cette compagnie ne peut pas s'associer à des personnes qui veulent lancer des réflexions sur quelqu'un, pas même sur un individu si lunatique que l'Homme de la Lune. Votre scope n'est pas compris dans notre tarif, ainsi, tout ce que je puis faire c'est de vous laisser passer dans l'atmosphère du dehors de la gare. Au revoir.—Le Times, de Chicago.

L'insolence des jeunes générations: on exploite les momies égyptiennes pour en faire de la peinture. Elle est bien supérieure à la terre de Sienne et très recherchée surtout des peintres anglais.

TRÈS AVANTAGEUX.—Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE ST-CATHERINE,
Montréal.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantes. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 22 décembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 294.—M. F. Côté, H. Giroux, J. Brunette, Québec; Un amateur, E. Legault, Ottawa; M. Lalandry, New-York; A. C., St-Jean; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal.

TOURNOI DE L'ASSOCIATION D'ÉCHECS DU CANADA

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que l'Association d'Échecs du Canada doit tenir sa dixième assemblée annuelle, à Québec, mardi, le 27 courant. Nous espérons que tous les membres de l'Association se feront un devoir de transmettre, sous le plus court délai, leur contribution annuelle.

Il y aura un concours, ouvert à tous les membres des cercles affiliés de la Puissance; le droit d'entrée est fixé à \$1. L'Association accordera trois prix: \$20, \$15, \$10, suivant le montant d'argent que le comité aura à sa disposition.

Un prix extraordinaire de \$100 sera décerné aussi à l'amateur qui, pendant deux années consécutives, aura remporté le premier prix aux tournois de l'Association. Chaque année il devra y avoir six joueurs, au moins, qui concourront pour ce prix.

Nous profiterons de cette circonstance pour informer les membres de l'Association que le digne président, M. T. LeDroit, a généreusement contribué en s'inscrivant pour le tiers de cette somme de \$100, qui est destinée à l'achat d'un objet de valeur. On se rappelle que l'année dernière c'est M. LeDroit qui a offert la belle coupe d'argent gagnée par notre aimable ami, M. Shaw, de cette ville.

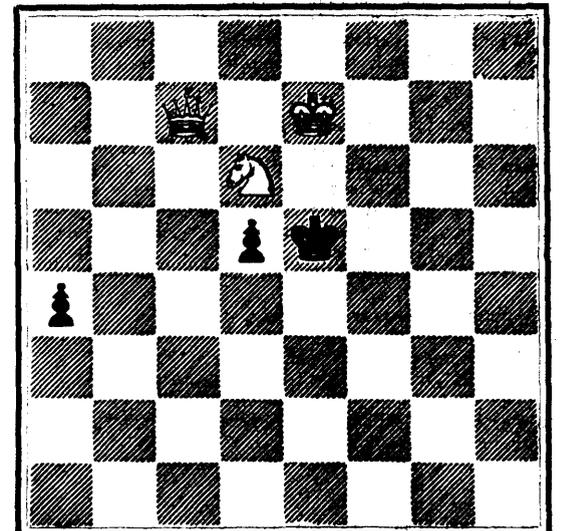
Nous espérons que les membres des Cercles d'Échecs affiliés ne resteront pas en arrière, et que, stimulés par M. LeDroit, ils se cotiseront entre eux pour trouver la balance qui manque sur les \$100 destinées au prix dont nous avons parlé.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, nous apprenons que le Cercle d'Échecs de Montréal a contribué pour un tiers du prix.

PROBLÈME No. 295.

Composé pour *L'Opinion Publique*, par M. ÉMILE PRADIGNAT, à Lusignan, France.

NOIRS.—3 pièces.



BLANCS.—3 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

SOLUTION.—No. 294.

Blancs.

1 F 4e CR
2 F 3e FR
3 R 5e F
4 T 7e T, mat.

Noirs.

1 R 3e C (A)
2 R 3e T
3 R 4e T

(A)

2 R 5e C
3 R 5e F
4 T 7e R, mat.

1 R 3e D
2 R 4e R
3 R 5e R



LES BEIGNETS, dessins de BESNIER

HAUTES NOUVEAUTÉS
ARTICLES DE PARIS
FANTAISIES

A L'OCCASION DES
FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

FLEURS, SOIERIES
CHAPEAUX, PLUMES
ROBES ET MANTEAUX

GRANDE EXPOSITION

CHEZ

BOISSEAU & FRÈRES,

235 & 237, Rue Saint-Laurent,
MONTREAL

DE NOUVEAU DANS LA TRAPPE

On aime toujours à entendre une bonne histoire, du moment qu'elle est vraie. Les récits de voyages, d'aventures, d'actes d'audace, d'héroïsme, de dangers sur la mer, de combats, etc., ont tous leur charme. Il n'y a pas plus de deux ou trois semaines, je commençai à lire dans un échange hebdomadaire de Toronto, une histoire qui me parut très intéressante; tout alla bien jusqu'à la fin où je constatai qu'il ne s'agissait que d'une réclame en faveur de l'huile de Saint-Jacob. Et de rire de moi. La semaine suivante, je vis dans le même journal un article intitulé "Comment Mark Twain reçut un visiteur." Je pris connaissance de l'article en question; mais oh! horreur! l'auteur se contentait de dire que le célèbre auteur américain avait fait faire à son hôte la connaissance de l'huile de Saint-Jacob. Jeudi, en recevant mon journal, mes yeux tombèrent tout d'abord sur les aventures du capitaine Boynton. Je crus qu'il serait très intéressant d'apprendre comment le célèbre navigateur avait échappé aux dents des requins, etc., etc., etc. Allons ne jurons pas, je tombe sur le fait que le capitaine Boynton se frictionnait le corps avec l'huile de Saint-Jacob. Cette précaution le préservait-elle de la dent des requins? C'est plus que je ne puis dire, attendu que je jetai de dépit le journal de côté. Il me fait peine de voir la bonne foi des lecteurs d'un journal "tournée" ainsi. Si toutefois je puis m'exprimer ainsi. Mais comment leur reprocher le fait lorsque nous tombons dans la même faute. Si l'on considère qu'il y a à peine quelque temps, on ignorait presque dans tout le Canada l'existence de l'huile de Saint-Jacob, et qu'aujourd'hui cette préparation est en grande faveur par tout le pays, et qu'on ne se sert plus que de cela pour la guérison des rhumatismes, la névralgie, les douleurs, les plaies, les engelures, etc., etc., et tout cela à cause de son efficacité surprenante, dans tous les cas où on en fait usage. Si Saint-Jacob veut faire la lutte sur ce terrain, eh bien, nous lutterons, la discussion devrait-elle se prolonger tout l'hiver.

XX.

La consommation guérie. — Depuis 1870, le docteur Shearer, a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W.-A. NOYES,
148, Power's Block, Rochester, N.-Y.

ÇA ET LÀ

Les travaux de l'église Saint-Jean, à Québec, sont poussés avec activité sous la surveillance du Rév. M. Plamondon.

Le prince Bismark est favorable au projet de tenir une exposition universelle à Berlin en 1885 ou 1886.

L'abbé Laflamme, professeur de sciences naturelles à l'Université-Laval, vient d'être admis au nombre des membres de la société géologique de France.

A Joliette et dans quelques paroisses voisines certaines fièvres sévissent depuis quelque temps et ont déjà fait plusieurs victimes.

La consommation du tabac aux États-Unis pendant le dernier exercice financier accuse une augmentation de 10,000,000 de livres sur celle de l'année précédente.

Une compagnie canadienne va, paraît-il, établir une ligne de steamers qui fera le service entre San Francisco, le Japon et la Chine. Ces steamers feront escale à Victoria, Colombie Anglaise. On étudie actuellement les chances de succès de cette importante entreprise.

Grâce au fait que le chemin de fer du Lac Saint-Jean amène à Québec du bois en quantité considérable, le prix de ce combustible diminue beaucoup. Le bois est moins cher cet hiver qu'il l'était l'été dernier. C'est ce qu'on n'a pas pour habitude de voir à Québec.

Que je désirerais avoir un teint semblable au votre, disait une jeune fille. Cela est facile, faites usages des Amers de Houblon, cela enrichit le sang et donne de la vie.

Une dépêche d'Erie, Pennsylvanie, rapporte qu'un enfant de 9 ans, nommé George Furness, ayant été emfermé accidentellement dans un cabinet de l'école, a été attaqué par une légion de rats. Il s'est défendu quelques instants, mais il n'a pas tardé à tomber épuisé, et ce, couvert de rongeurs qui lui déchiquetaient le corps. On ne croit pas ses blessures mortelles, mais il est à craindre qu'il n'ait perdu irrévocablement la raison.

DÉCES

Décédée à Central Fall, Etats Unis, le 29 novembre dernier, après une longue et douloureuse maladie, soufferte avec une résignation chrétienne, madame F.-X. Lamare. Son mari et ses enfants sont inconsolables. Ses amis la regrettent beaucoup. R. I. P.

A St-Médard de Warwick, le 7 décembre, à l'âge de 23 ans, Louis-Napoléon, fils unique de M. Triganne, Ecr., marchand.

L'HUILE ST-JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND
REMÈDE ALLEMAND
POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK,

AVOCATS,

No. 7, RUE SAINT-JACQUES (AU SECOND),
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L.

AVOCAT,

7, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN

AVOCATS,

No. 34, Rue Saint-Jacques
MONTREAL

SIMÉON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques

MONTREAL

LUNCH A TOUTE HEURE

A 25 CENTS ET 50 CENTS

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,

AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes,

MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY.
F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE,

EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immeubles; négociant de Prêts sur Immeubles; Achat et vente de biens fonciers. Bureau à la Commission des Immeubles,

RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CARTIER,
PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue
Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique. — Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique. — Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise
Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur
à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Peinture Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes.
Succu sale des Etablissements Artistiques de Bar le-Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIÈCE, pour la vente en gros et l'importation sur demande; et afin d'écouter le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

DÉCEMBRE 1881

Table with columns: Distribuees, DÉPÊCHES, Fermées, A. M., P. M. Rows include Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'huile Australe

DE

PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, a été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande.

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la promptitude et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with columns: Part de, Arrive à, destinations (Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, etc.) and times.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 120, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant-en-Chef.

Moncton, N.-B., 16 nov. 1881.—52 1.

LES PILULES GOLVIN

ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon.

On vendent dans toutes les Pharmacies. — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sous-ingénieur jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FÉVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formulés de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formulés imprimées, adressées à F. Braun, Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881. 44-3



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881,

Les trains partiront comme suit :

Table with columns: DÉPART, MIXTE, MALLE, EXPRESS, destinations (Ottawa, Hochelaga, Québec, etc.) and times.

(Trains locaux entre Aymer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes, à l'instar.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p. m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS :

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL.

202 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

Advertisement for VICTORIA Poudre à Pâte, featuring a woman's portrait and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. QDS. Analyste. TOUS LES ÉPICIERIS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL.'

Advertisement for HOP BITTERS, featuring a bottle illustration and text: 'If you are a man of business, weakened by the strain of your duties, avoid stimulants and use Hop Bitters. Thousands die annually from some form of kidney disease that might have been prevented by a timely use of Hop Bitters.'

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
1 machine patenée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.
Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Océans, Chromos, Voyages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Famille, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 32, Northford Ct.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs renommés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains.

L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

POELES, POELES!!

Le poêle de passage COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

Montréal.